



Observatoire des Rayonnements Endogènes
BERNARD LÉDÉA OUÉDRAOGO
Tradition, astuce, invention.

Ouahigouya
Burkina Faso

3 février 2012

Entretiens burkimayaques, 1
<http://mayak.unblog.fr>

Tradition, astuce, invention, BERNARD LÉDÉA OUÉDRAOGO

On m'avait dit : « Au Yatenga, c'est presque un dieu. »

Mais qu'il était très malade. Que je ne le rencontrerais sans doute pas, malheureusement.

Et, arrivé là, à Ouahigouya (Burkina Faso), Amidou Ganamé, secrétaire général des Groupements Naam (« puissance », en mooré), m'avait annoncé en souriant : « J'ai parlé au président, il vous verra demain. »

On ne connaît pas ces personnes, chez nous, au Nord, ou peu. De mon côté, j'avais lu, pour préparer mon voyage au Burkina, la thèse de Bernard Lédéa Ouédraogo sur les subtiles associations traditionnelles dans les villages burkinabè, liées au travail du sol, extensif bien sûr. Il y étudie comment l'entraide et le don régissaient l'organisation de la semaison, de la culture et de la récolte. Des associations de jeunes, de femmes, d'hommes où chacun tient un rôle précis, parfois teinté d'humour, et dont les actions s'entrecroisent, complémentaires et débordent largement les pratiques agricoles. « Chez nous, le paysan, c'est tout. » disait-il dans notre entretien...

Un agriculteur, un artisan, un bâtisseur, un artiste parfois...

Il avait vécu cela dans son enfance, puis étudié, en sociologue formé au Nord ; puis écrit une thèse limpide, rafraîchissante et passionnante (à L'Harmattan).

Et surtout mis cela en pratique sur le plateau Mossi aride où la famine guette chaque année...

Et il a vaincu la famine... Par cette « astuce », comme il dit malicieusement, qu'il a trouvée : partir des aspirations des paysans, de leurs subtiles traditions d'associations multiples et introduire de nouvelles idées sur ce terreau ...

« Développer sans abîmer ». Et tout cela avec une ténacité étonnante.

Ces chiffres datent plus ou moins de l'an 2000, mais on comptait alors six mille quatre cent quatre vingt groupes et trois cent mille adhérents sur l'ensemble du Burkina Faso dont une moitié de groupements de femmes.

Une belle dynamique entre le lettré et le paysan au service d'une vision du monde où les traditions sont en dialogue avec le présent et l'invention.

Nous sommes le 3 février 2012, nous avons rendez-vous à 8 heures du matin dans le bureau du Président qui est en réunion depuis une heure. Il a 82 ans et vient de sortir de l'hôpital. Nous sommes à la direction générale des

Groupements Naam, un grand complexe de pavillons :

administration, radio, salles de conférence, réunions et cours, logements...

Aux différentes entrées, des panneaux d'interdiction d'accès : en leur centre, le mot « faim ».

Chapeau bas, Monsieur Bernard Lédéa.

Hugues Robaye

Comment tout cela a commencé, les « Groupements Naam » ?

Ça vient de l'éducation rurale dont j'étais un des responsables, surtout de la circonscription du Yatenga, où nous nous trouvons. Bon, moi je me suis dit, c'est un piège que le gouvernement nous tend. Si je ne fais pas attention, on va me taper dur sur la tête. Dans ce cas, il faut que tu réfléchisses pour trouver des... des astuces ! Des idées qui ne seront pas baroques. Même si elles ne sont pas très belles mais il faut qu'elles ne soient pas baroques. Il faut quand même qu'on puisse les exploiter. Je suis parti. Je suis sorti en France dans les coopératives, les maisons de la culture. Non seulement en France, mais en Allemagne, au Danemark, en Suède et par ci par là. Puis j'ai eu le plaisir de revenir... Oui ? [Quelqu'un entre et dépose un document sur le bureau]. Donc certainement quelqu'un a dû piocher dans ce sens. En Europe, oui. Mais ici il n'y en a pas. Et c'est Joseph Ki-Zerbo. Et comme j'étais à l'assemblée générale comme député, j'avais des amis plus violents que moi qui disaient que les méthodes importées du Nord n'étaient pas bonnes. Qu'il fallait faire attention. Donc je suis de leur camp.

Méthodes d'agriculture ?

Méthodes de développement, animation, n'importe quelle méthode qui permet de pénétrer le paysan, de se faire accepter et qu'il accepte d'assimiler vos idées et de les mettre en application. Il faut cette méthode là. Au niveau de la langue du Blanc, le paysan, il ne peut pas. C'est à nous qui prétendons être Blancs et Noirs à la fois, Blanc et Africains à la fois, c'est à nous de voir comment il faut faire. Le gouvernement a demandé de trouver une méthode pour qu'il n'y ait pas de déperdition des jeunes formés dans les écoles rurales. Moi, je suis responsable de ma circonscription d'où je suis originaire. Il ne faut pas qu'un jour les gens me lapident parce que j'ai échoué ! Donc il faut réfléchir. J'ai entendu parler de « coopératives », de « groupements villageois », mais cela ne me disait rien. Ce n'était pas ma langue. Je restais silencieux. On m'a traité de sauvage. Parce que je parlais de partir de ce que le paysan fait, de ce qu'il sait, de ses aspirations, de ce qu'il sait faire. Là, on le domine pas, on le respecte dans ce qu'il est, dans ce qu'il vit, dans ce qu'il veut. Maintenant : si on trouvait un moyen d'exploiter son cœur... J'ai dit, moi, je vais essayer. J'ai été insulté par des ingénieurs se disant scientifique, ici, à l'Office national de développement. Comment Bernard, tu veux nous faire retourner 100 ans en arrière ? J'ai dit non : il n'est pas possible d'aider le paysan à s'autodévelopper sans passer par lui-même, sans passer par son cœur, ce qu'il veut, ce qu'il est, ce qu'il sait, ce qu'il sait faire, ce qu'il vit... Si on passe pas par là, c'est pas possible. On le domine et il va savoir

qu'on le domine, alors il se révolte. Et ça marche pas, ça marche plus, du moins. J'ai ruminé l'idée, pendant longtemps. Il y a des idées phare là-dedans, qu'il ne faut pas perdre de vue... Je me suis dit : j'ai des anciens élèves de l'éducation rurale, là-bas on me connaît ; à deux cents kilomètres, on ne me connaît pas. Mais l'ancien élève qui est devenu paysan, lui, il me connaît, il me comprendra. Je faisais des tournées pour rencontrer ces gens-là et avec eux on organisait des associations. Des groupements paysans que j'ai appelés GPS (groupements post-scolaires). Pas groupements villageois, mais un groupement un peu spécifique.

Vous avez étudié de près les formes traditionnelles d'association dans les villages, notamment le « kombi-naam » qui rassemble de façon très structurée les jeunes (kombi), avez-vous vécu vous-mêmes dans votre enfance ces formes d'association ?

Oui ! Dans le kombi-naam, j'étais page du président... Je sais comment ça s'organise et je connais à peu près la philosophie de chaque association. J'ai aimé cela. Et je me suis dit, est-ce qu'on ne peut pas se servir de cela pour faire du développement, pour aider le jeune paysan à s'auto-développer. Je ne dis pas oui, je ne dis pas non... Je vais chercher et j'ai passé par là. Bon, il faut dire que j'ai échoué un peu et réussi un peu. Parce que on ne peut pas réussir totalement ici, parce que vous avez affaire à des humains, des personnes : c'est très délicat de travailler. On peut dans un village échouer et réussir dans un autre, parce que ce n'est pas le même univers culturel. Je me suis rendu compte que ces associations sont presque universelles. Au Mali, au Sénégal, en Mauritanie, on trouve ces associations sous d'autres noms. J'ai fait des études sociologiques à ce sujet avec cette conviction : adienne que pourra. Et cette détermination ! Sinon, j'aurais fui. On m'a menacé. Les agronomes qui se disent scientifiques m'ont dit, non Bernard tu vas perdre du temps : si on faisait comme l'agronome, ce serait très bien. Non, moi je n'ai pas la même conception que l'agronome. Si je copie ça là-bas, je vais échouer. J'ai une certaine conviction soutenue par une détermination, je m'en sers. Je me suis dit qu'avec détermination, en répétant plusieurs fois

le même mot, j'aurais quelques résultats ! C'est ce que j'ai fait. Je vais dans un village où il y a eu une école rurale. Je réunis les Anciens. Je leur dis : j'ai formé des jeunes ici. Vous avez ce qu'il va se passer ? Ils me disent : c'est ton problème. Je leur dis : non ce n'est pas mon problème: c'est le vôtre, c'est vos enfants. À moi, ils ne serviront à rien. À vous, ils doivent vous servir, ils doivent vous soigner quand vous serez vieux. Ah oui, tu as raison... Et donc dans les villages, on réunissait tout le monde. J'ai pris de la patience. Parce que je voulais répondre non ! aux ingénieurs, aux scientifiques. Parce que c'est pas souvent que les scientifiques ont réussi... Je les respecte, mais pas tellement... Je suis entouré de beaucoup d'écoles ici, que j'ai construites et encadrées et où j'ai réussi, tantôt pas.

Est-elle encore possible aujourd'hui où l'argent domine, cette mentalité de l'entraide, du don telle qu'on la rencontre dans les formes villageoises traditionnelles de travail ?

Bon, j'invente des modes opératoires, une méthode, une astuce que personne n'a jamais écrite, que personne n'a jamais dite. Mais c'est une astuce dont tout le monde parle sans se rendre compte de la valeur sociologique de l'idée qu'il y a là-dedans. Le Naam, c'est un mode opératoire : on part de ce que les gens savent et petit à petit, on monte avec eux, on rumine l'idée et puis on l'organise en notre faveur, cela c'est un mode opératoire.

Vous réactivez, valorisez ?

Voilààà, c'est ça. Avec les modes opératoires, on arrive à leur dire que la civilisation de l'argent est en train de tuer notre civilisation... Des savoirs endogènes, apprendre du paysan et le retourner. Si on peut se servir de cela, c'est plus solide. Ces gens sont convaincus alors qu'ils ne perdent pas leur temps, ils sont convaincus qu'ils gagnent beaucoup. Quelqu'un m'a dit hier : c'est vous Naam qui allez sauver la région du Yatenga cette année par le canal de la pomme de terre et du légume. Il n'a pas plu, il n'y a pas de mil, pas de haricots, il y a presque rien. Nous, comme on a l'habitude de cultiver les légumes, la pomme de terre à gogo, on s'en sert. Les gens ne sont pas encore très maigres.

Le lettré pour valoriser le savoir des populations ?

C'est en deux étapes. Le lettré là, il faut qu'il comprenne que ce n'est pas revenir en arrière. Revaloriser nos habitudes traditionnelles, ce n'est pas mauvais. Mais malheureusement nos intellectuels, ils croient que cela ne vaut rien. Pour moi, c'est pas vrai. Prenez l'exemple de Joseph Ki-Zerbo. Lui, il croit à la tradition et bien. Je me rappelle une de ses phrases : il faut partir de moi pour revenir à moi. Il faut partir de vrais intellectuels qui n'oublient pas d'où ils viennent, qui l'ont déjà creusé, qui savent ce que c'est. Et maintenant, ils gaulent (g-a-u) les autres savoirs traditionnels : ceux-ci, pourquoi ? Ceux-là pourquoi ? Sinon, on ne se connaît pas, il faut se connaître comme il faut. Les intellectuels n'ont qu'à venir voir sur le terrain et dans nos bureaux, rencontrer les animatrices et les animateurs, rencontrer les paysans, parler avec eux, ils verront que je n'ai pas perdu mon temps ! Il faut partir de notre culture pour faire du développement réel, réussir un petit développement solide qui ne se perd pas.

Vous avez développé un réseau extraordinaire d'animateurs de village. Les animateurs, une sorte d'intermédiaires ?

Il y a deux sortes d'animateurs. Les endogènes et les exogènes. Les endogènes sont sur le terrain, ils font partie des groupements et ils travaillent exactement comme les paysans mais ce sont des gens qui sont élus pour les représenter à des réunions au niveau de l'administration, etc. Les exogènes, ce sont des techniciens, soit agrono-

mes, hydrauliciens ou comme ce monsieur [le président a appelé le responsable de la radio dans son bureau] qui s'occupe de la radio. La radio, c'est un instrument que nous avons créé pour nous aider. Et on est en train de collecter tous les aspects de notre culture.

Vous faites en même temps un travail ethnographique ?

Et sociologique. J'ai écrit de nombreux modes opératoires après le livre. Plus denses, plus réels, plus excitants.

Appliqués à des situations concrètes ?

Voilààà.

Les Groupements Naam, s'occupent d'autre chose que d'agriculture ?

J'ai toujours dit à mes amis que nous n'avions pas de programme au niveau de la direction. Notre programme, c'est celui que le paysan nous dicte. Le paysan nous dit : moi, je vais faire ça. Si on ne sait pas le faire, on trouve la personne qui sait et il se met à notre place et apprend cela au paysan. Le paysan qui a introduit la pomme de terre ici - il est mort maintenant - il est devenu comme un agronome et il a mieux réussi qu'un agronome. Et maintenant Ouaghiouya [la ville où nous sommes et où est située la direction générale des Groupements Naam et dont BLO fut maire], c'est la capitale de la pomme de terre et ça a été enseigné par un paysan ! Moi je ne sais pas tout alors je fais appel à quelqu'un qui connaît et celui qui vient prend ma place auprès du paysan. Il enseigne et ça marche. On fait tout, voilà la réponse ! Le paysan : il est éleveur, il est artisan, il est cultivateur, il est tout, quoi. Alors nous, on fait la même chose. Dans la conception du paysan, en tout cas chez nous, il y a tout.

Ces autres activités sont dans les villages ?

Il y a des productions traditionnelles qui se font dans les villages mais ici aussi, où il y a une école qui transmet. Là, il y a un atelier où ils font de l'artisanat. Ils font du savon, surtout les femmes. C'est génial ce qu'elles ont fait. Elles ont inventé du savon avec des huiles locales. Et surtout les huiles du nîmier, là. Et puis, je parlais du couscous de pomme de terre tout à l'heure. Ces filles-là, elles font du tô

avec de la farine de pomme de terre, elles font du couscous... Elles font sécher la pomme de terre pour toutes les saisons, dans le cadre de la lutte contre la faim. C'est moi qui leur avais dit de faire quelque chose pour lutter contre la faim... La pomme de terre ne dure pas mais si elle est séchée et conservée, ça dure, ça peut aider à lutter contre la faim.

On part d'une idée et puis on invente beaucoup de choses qui nous sauvent...

Un village burkinabè
dessin à la plume de
Laurence Warnier
<http://mayak.unblog.fr>

